

Sous l'écorce la fureur



David Vall



Prix du Jury et Lauréat
Littérature générale

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

David VALL

Sous l'écorce la fureur

© David VALL, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-7125-4

Couverture : Illustration de David Vall

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Là, dans la dense pénombre de la forêt,
profondément entamée par la langue acérée des haches,
J'ai entendu la chanson de mort chantée par le puissant arbre.
Les bûcherons n'ont rien entendu
(...)

N'ont pas entendu les esprits de la forêt
sortis de leurs cachettes millénaires pour se joindre au refrain,
Mais moi du fond de l'âme, ah ! comme j'ai bien tout entendu.

Walt Whitman
Chanson du grand séquoia rouge
(Song of the Redwook-Tree, 1873)

À l'origine, il y avait la fureur. Une terrible faim de mouvement née d'un ventre en fusion. Des forces prodigieuses ont craché du magma, malmené l'écorce terrestre, poussé les plaques tectoniques à croître, à se caramboler, ou à replonger dans la fournaise des entrailles qui les ont enfantées. Des volcans ont proclamé leur colère, des titans de pierre se sont dressés, des mers se sont ouvertes. Et dans le calme revenu, la glace, l'eau et le vent ont sculpté la roche comme une glaise malléable. Aujourd'hui, il ne reste rien de cette fureur que son souvenir éparpillé à la surface du monde, partout où le regard avisé sait lire les traces du temps et des bouleversements passés. Dans les rivages déchiquetés, sous les parements de verdure ou de neige, à travers tous les signes mystérieux dissimulés dans la mosaïque des paysages.

De là où il se tient, par une trouée faite dans le dense peuplement de pruches de l'Ouest, de pins Douglas et de thuyas géants, River observe ces terres convoler en noces avec l'eau et le ciel. Cette contrée l'a vu naître et il ne l'a jamais quittée. En contrebas de l'élévation drapée dans son manteau de cimes verdoyantes, se découpe le relief morcelé de la Sunshine Coast¹ léchée par le bleu de cobalt du détroit de Georgia. Au loin, occupant tout l'horizon de l'autre côté de cette vaste mer intérieure reliée à l'océan, se déroule le ruban cendré de l'île de Vancouver. Et au-delà encore, en cet endroit où l'imagination de River l'emporte souvent, le Pacifique dans toute son immensité.

L'adolescent, presque un homme maintenant, se laisse envahir par la beauté répandue sous ses yeux. C'est une beauté quotidienne à laquelle il est habitué. Il n'en a jamais oublié le caractère exceptionnel alors qu'il est si facile de se laisser anesthésier par l'accoutumance. Il sent vibrer en lui une profonde gratitude à chaque fois qu'il se laisse aller à une telle contemplation. Et pourtant, dans les tréfonds de son crâne, des pensées se querellent. Il songe à des horizons lointains et ces idées d'ailleurs le rendent honteux d'aspirer à autre chose que cette beauté offerte, en apparence immuable et éternelle. Est-ce que l'honorable tsuga qui l'écrase de sa hauteur à quelques mètres de là rêve de planter ses racines dans un autre sol ? La réponse s'impose d'elle-même et fait mal, comme un hameçon dans la gueule d'une truite.

« River, tu viens ? »

Tiré de sa rêverie par la voix flûtée de son jeune frère impatient, le garçon reprend pied dans l'instant et le lieu présents. Toujours debout face au spectacle

du détroit inondé par la lumière oblique de fin d'après-midi, il déboutonne son pantalon cargo élimé et fait ce pour quoi il s'est éloigné du chemin. Un jet d'urine quitte son corps et vient copieusement arroser les fougères qui foisonnent tout autour de lui, s'inclinent en crépitant sous l'ondée.

« J'arrive, laisse-moi pisser tranquille ! »

À l'odeur safranée et légèrement acide de son urine se superposent les senteurs de citronnelle des aiguilles de pins Douglas qui ont chauffé tout l'après-midi, ainsi que des notes terreuses d'humus. Une légère brise de mer porte aussi à ses narines de délicats effluves soufrés. Au déclin du soleil, River estime qu'il ne leur reste qu'une petite heure pour redescendre s'ils veulent y voir clair tout le long du chemin. Il s'ébroue pour déloger les dernières gouttes scintillantes, rapatrie ce qui doit l'être et se reboutonne. Tout en contournant les couronnes érigées des fougères, il remonte vers son frère, frêle gamin de onze ans. Le visage d'elfe du jeune Ilya, avec sa mâchoire étroite, son nez fin et ses oreilles un peu décollées, se fend d'un sourire qui clame un plaisir imminent. Il gesticule presque sous les picotements de l'impatience.

« On y va ? demande-t-il en réajustant sa veste polaire hérissée de bouloches.

— Accroche bien ton casque, ça va secouer.

— Oui, River !

— Et tu gardes bien tes distances, j'ai pas envie que tu me rentres dedans.

— Mais non, t'inquiète. »

River ajuste son propre casque en coinçant la mèche de son front pour qu'elle ne lui retombe pas dans les yeux. C'est un casque noir et cabossé, avec sur le devant un autocollant des Canucks de Vancouver. River n'est pas vraiment un supporter de cette équipe de hockey, mais il aime le C de son logo aux dominantes bleues qui reprend la forme d'une orque sautant hors de l'eau. Il serre la sangle sous son menton avant de vérifier celle d'Ilya. Ils enfourchent leurs vélos tout-terrain, de vieilles bécanes que River a sauvées du rebut et retapées. Il s'est frotté à la rouille et à la graisse noircie, a joué de la clé Allen et de la paille de fer, redonnant du lustre et une âme nouvelle à ces vaisseaux à huile de genoux, comme dirait leur grand-père.

La descente par le chemin forestier leur procure une ivresse grisante. Eux seuls, deux créatures insignifiantes filant au milieu de ces vénérables colosses immobiles, tous parés de festons de mousses et de lichens acquis au prix du temps qui passe. Les deux garçons lâchent des cris allègres, presque des exhortations adressées à la forêt, la mettant au défi de les arrêter dans leur fuite cahotante. Sur leur passage, des écureuils gris se pourchassant l'un l'autre

comme des gamins dans une cour d'école abandonnent leurs enfantillages pour se réfugier dans les ramures protectrices d'une pruche, des mésanges à tête noire lancent leur caractéristique *chick-a-dee-dee-dee* pour sonner l'alarme, tandis qu'un grand pic au front rougi cesse de marteler l'écorce d'un haut cèdre pour regarder ces deux intrus tapageurs d'un œil perplexe.

Alors que la lumière rasante se charge d'or et de promesses de retour, les deux frères émergent du sentier forestier et poursuivent leur route sur le bitume grisâtre. Le sang leur bat aux tempes tandis qu'ils respirent à pleins poumons un air chargé d'embruns et de senteurs résineuses. Les crispations musculaires accumulées dans la descente commencent à s'escamoter. Et au-dessus de leurs têtes, des goélands cendrés se lancent dans un ballet aérien rythmé de cris semblables à des rires stridents, comme s'ils se gaussaient de ces petits d'hommes ignorant tout de la vie et de ses âpres surprises.

Sur la route flanquée de conifères, non loin de chez eux, les garçons sont surpris par une activité inhabituelle. Ils sont juste en face de la maison de leur plus proche voisin, un notaire de Vancouver qui n'investit ce grand chalet sur trois niveaux que durant le week-end et les congés, parfois seul mais la plupart du temps accompagné de sa femme et de ses enfants. La maison, juchée un peu en hauteur, est bardée de bois couleur miel et sa vue enjambe le rideau d'arbres bordant la route côtière pour embrasser le détroit.

Le pick-up bleu nuit du service des agents de conservation bloque le passage, sa barre de toit crachant une lumière stroboscopique rouge et bleue. River et Ilya mettent pied à terre en restant à distance des cônes de sécurité placés en amont de la scène. Une agente en uniforme bleu foncé s'approche en trotinant, tendant la paume vers eux pour leur signifier de ne pas avancer. Son autre main est posée sur l'arme de service à son ceinturon. De l'autre côté, deux véhicules sont arrêtés, vitres remontées et feux de détresse cillant par intermittence.

River croit tout d'abord à un accident, cherchant une victime du regard, puis il aperçoit la voiture en haut de l'allée qui monte vers le double garage. C'est une Toyota RAV4 Hybride couleur grenat, éventrée par le flanc avec sa portière côté passager reposant dans la poussière. On dirait un élytre luisant arraché au dos d'un scarabée géant. Une glacière éclatée gît à deux mètres de là tandis que sa glace répandue n'a pas même encore fondu. Le garçon comprend la situation lorsqu'il aperçoit un autre officier de conservation, posté en appui derrière le capot. L'homme de forte carrure porte un fusil de chasse à lunette de visée, de ce noir mat qui ne reflète pas la lumière. Son regard est dirigé vers un pin tordu qui borde l'allée et culmine à moins de vingt mètres de hauteur. Dans l'arbre, une

silhouette noire et massive s'est retranchée.

« Un ours ! » souffle Ilya.

D'un geste, River intime le silence à son jeune frère. Un silence aussitôt déchiré par une détonation sèche et accusatrice qui fait sursauter les deux garçons. Dans ce soubresaut, Ilya a porté ses mains à sa bouche, et l'effroi habite désormais son regard bleu ordinairement si doux. Durant un long instant cristallisé auquel tous les témoins sont suspendus, l'ours reste accroché à son arbre tel une bogue énorme qui refuse de céder à la gravité. Puis la lourde carcasse bascule mollement dans le vide avant de s'écraser au sol dans un bruit mat et sordide d'os brisés.

Un nuage de poussière ocre se dissipe autour de l'animal, tandis qu'un ruisseau rouge et visqueux s'écoule bientôt sans force vers la route. Ilya ne peut s'empêcher de noyer son regard dans ce sang qui avance dans leur direction, l'imaginant doué d'une volonté propre, portant peut-être l'âme de la bête qui cherche à pénétrer un autre corps avant d'être condamnée à s'évaporer définitivement dans l'air de cette fin de journée. Il repense aux légendes salish que River lui racontait quand il était petit : ces chasseurs réincarnés en loups, ou ces chefs de tribus perdus en mer et dont l'esprit a investi le corps de baleines tueuses. Le jeune garçon se demande pourquoi les animaux ne pourraient pas faire de même, se réincarner en humains pour infuser dans la mémoire collective des images de leur vie sauvage et peut-être un peu de leur sagesse.

« Ilya... Ilya ! s'écrit River, inquiet par la mine hypnotisée de son frère. Ça va ? »

Le jeune garçon hoche machinalement la tête sans quitter des yeux le sang du baribal. L'officier contourne la voiture pour se rapprocher prudemment de la dépouille. Sa collègue se dirige vers les voitures arrêtées dont les occupants s'empressent de sortir pour immortaliser la scène avec leurs smartphones. Elle leur demande poliment de remonter dans leurs véhicules, sachant pertinemment que des images seront postées sur les réseaux et que l'opinion publique réclamera à nouveau des comptes aux autorités.

River retire son casque et s'approche de l'homme au fusil, un sergent à en croire les trois chevrons en haut de ses manches de chemise. Son attention reste accaparée par la dépouille opulente de l'ours dont l'une des pattes fait un angle bizarre avec le corps. La langue rosâtre de l'animal émerge de son museau brun, pareille à un concombre de mer échoué sur un rocher à marée basse. Mais ce qui captive River en cet instant, c'est la bille noire et encore humide d'un œil qui fixe le ciel. Il se demande si l'ours a eu le temps de le voir une dernière fois

avant de mourir, ce ciel en train de s'éteindre.

« Pourquoi vous l'avez tué ? demande River à l'agent de conservation.

— T'approche pas, mon garçon !

— Il est mort cet ours. Vous étiez pas obligé de le tuer.

— Reste à distance, je te dis. »

L'agent s'assure que c'est bien terminé, puis met le cran de sûreté sur son fusil avant de s'adresser à nouveau à River.

« Ça ne me plaît pas plus qu'à toi de voir cette bête morte, mais ce n'est pas la première fois qu'il vient se nourrir du côté des habitations. On a déjà reçu des signalements. Regarde ce qu'il a fait à cette voiture, pour rafler sa pêche du week-end au propriétaire. Ce dernier n'a pas réussi à le faire fuir. L'ours s'est même montré agressif, et il doit bien faire deux fois mon poids ! Il est monté dans cet arbre aussi facilement qu'un écureuil et aurait bien pu en redescendre tout aussi vite pour s'en prendre à vous. Cet animal était devenu dangereux.

— Vous auriez pu l'endormir et le déplacer ailleurs.

— Un ours qui a pris l'habitude de s'alimenter chez les Hommes, et n'en a plus peur, revient souvent à l'endroit qui a conditionné son comportement. Parfois, on n'a pas le choix. Il faut faire ce qu'il y a à faire. Mais ce n'est pas pour ça que ça doit plaire. »

River sait ça. De voir la carcasse inerte de cet ours noir, son sang imbiber la poussière, la cornée de son œil devenir terne et sèche, ça ne lui plaît pas. Il regarde en arrière, vers Ilya. Son frère est plongé dans une contemplation affligée, bouche entrouverte au bord de laquelle semblent vouloir éclore des mots qui meurent avant d'être nés. Ses yeux sont embués d'éclats tremblotants qui hésitent à chavirer par-dessus la corniche des paupières inférieures.

« Si les gens étaient plus responsables, ça n'arriverait pas, continue l'officier. C'est la faute de ceux qui oublient leurs ordures dehors, abandonnent leurs restes de pique-nique dans la nature, ou laissent les fruits pourrir dans leurs arbres. Ils mettent leur vie et la vie de leurs enfants en danger. La nôtre aussi. Crois-moi, ce que je viens de faire là, c'est la plus foutrement merdique des choses qu'on doit faire dans notre job.

— J vous crois, » dit River sans se retourner.

Le garçon redescend l'allée pour s'interposer entre le regard d'Ilya et le cadavre hirsute.

« Viens, on rentre à la maison. »

Son frère renifle et chasse l'humidité de ses yeux d'un revers de main.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que c'était la meilleure chose à faire pour nous, répond River en enfourchant son vélo.

— Et pour lui, alors ? » demande Ilya en pointant l'ours du menton.

River se contente de répliquer par une moue dépitée. Il se dit que la question de son frère n'attend pas vraiment de réponse puisqu'il la connaît sûrement déjà. Il a déjà vu ça en cours, c'est ce qu'on appelle une question rhétorique. Mais à cet instant, le terme précis lui échappe et il doute qu'Ilya sache ce que rhétorique veut dire.